Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1985)

Heft: 3

Artikel: Le souvenir d'un homme en marche...

Autor: Bonard, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870574

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOUVENIR D'UN HOMME EN MARCHE...

L'avenue Mon-Repos peut-être, où je le voyais passer le long d'un haut mur, dans le gris du matin, se rendant à ses cours; l'avenue Mon-Repos encore, qu'ensemble nous faisions parfois à l'heure du retour, d'un pas plus assuré que ne l'était notre amitié, alors à ses débuts, tel est le lieu où ma mémoire éprouve le besoin de fixer le souvenir de Michel Dentan. Le souvenir, je ne sais pourquoi, d'un homme en marche. C'est une image simple: celle de la cohérence et de la rectitude, de l'effort continu.

Le sérieux qu'il mettait dans tous ses travaux, le courage, le refus de la facilité, la générosité discrète de son action me paraissent les traits dominants de sa présence à la littérature. Une présence qui ne s'est jamais démentie et qui l'engageait tout entier. L'homme faisait un avec son travail, auquel il a su donner, année après année, cette tenue que nous admirons aujourd'hui. Aucune éclipse dans son parcours, mais des étapes — Kafka, Ramuz, Monique Saint-Hélier parmi beaucoup d'autres — qui correspondent à une nécessité intérieure, d'ordre intellectuel et moral, et où nous apercevons, en même temps que s'affine la rigueur de sa démarche, le progrès d'un esprit vers plus de sérénité, et peut-être de quiétude.

La conscience angoissée de l'après-guerre, le climat politique des années cinquante ont déterminé les choix et les premières orientations littéraires de Michel Dentan. A partir de 1950, il fait connaître aux lecteurs de la revue *Rencontre*, dont il est l'un des fondateurs, puis à ceux de la *Gazette littéraire*, la littérature allemande contemporaine, qui sort du silence et du désespoir, cherchant à retrouver sa voix dans le tragique quotidien de ce temps. Ce sont aussi les années où Michel Dentan travaille à sa thèse de doctorat sur Kafka, autre écrivain menacé, autre figure en situation d'exil, à qui l'écriture donnera les moyens, sans cesse remis en question, d'une survie. Jean-Pierre Schlunegger était peut-être

de cette famille, et l'on sait la fidélité et l'attention que Michel Dentan voua au poète.

Ainsi se trouve donnée dès le début ce que j'appellerais la tonalité de son œuvre critique, fraternelle, solidaire, attentive aux rapports de l'existence et de l'œuvre, surtout lorsqu'ils sont vécus dans l'ambiguïté, le doute ou l'angoisse. Mais aussi, et avant même que la critique moderne en ait systématisé l'observation, Michel Dentan met en évidence un certain nombre de questions propres à renouveler nos modes d'approche du texte littéraire, notamment la question du point de vue dans la narration et de l'instance narrative. Et il est intéressant de constater que son premier grand essai, *Humour et création littéraire dans l'œuvre de Kafka* (1961) — dont le titre dit moins que ce que le livre apporte à la connaissance de l'écrivain pragois et à notre compréhension de l'acte littéraire en général — se termine par des réflexions sur l'incertitude du sens: «le sens de l'œuvre n'est pas enfermé en elle comme un mystère à déchiffrer, mais se recrée sans cesse dans une tension entre l'œuvre et le lecteur, dans le rapport problématique de l'un à l'autre.» Or, cette question ne cessera de préoccuper Michel Dentan: elle fait précisément l'objet des six études qu'il publiera en 1983 sous le titre *Le Texte et son lecteur*.

Un an après sa disparition, au moment de tracer le portrait, bien fragmentaire, de ce lecteur au travail, je ne puis non plus séparer son œuvre du souvenir de sa voix. D'un timbre grave et viril, cette voix avait un accent de confiance, un caractère de franchise que l'on n'oublie pas, et il me semble l'entendre lorsque je relis ses écrits. Cette voix, il paraissait n'en pas connaître la beauté. Il n'en tirait d'autre parti que celui d'un usage, si je puis dire, quotidien et efficace, subordonné toujours à ce qu'il avait à dire.

Son écriture n'est pas différente. Ce qui la caractérise, c'est sa sobriété, sa précision, sa modestie, qui ne sont pas un effacement, mais une manière de sonorité égale et pleine. Sans doute écrivait-il à son rythme, à son pas, faisant confiance aux mots. Pas au point cependant de leur céder toute initiative, car il devait, je pense, considérer le travail de l'écriture comme un effort pour amener le mot jusqu'à son exact degré d'adéquation avec l'idée. C'est dire que, sans apprêt, dénué de toute affectation, le langage critique de Michel Dentan ne vise pas à l'effet. Et s'il fuit tout artifice, c'est que l'homme lui-même était incapable d'artifice.

Avec les années, l'on perçoit parfois dans ses écrits une harmonie plus intime et un bonheur accru des mots, comme si sa

sensibilité, naturellement portée à se convertir en un équivalent intellectuel, avait reconnu ses droits à l'expression. Mais cela demeure rare, parce qu'il y avait en lui cette conviction que les grands textes n'ont rien à gagner à nos amabilités et qu'on peut tout au plus leur rendre l'hommage d'une attention très scrupuleuse. Il reste que si la grande étude de 1961 sur Kafka est d'une écriture un peu neutre et tendue, ainsi que l'exigeait la difficulté de son objet, certains textes de la fin, et surtout l'émouvante préface aux lettres de Monique Saint-Hélier à Lucien Schwob, font entendre, au seuil du silence, une vraie musique.

René Auberjonois aimait à citer ce mot de Delacroix: «Dans la lecture, l'amitié est soudain ramenée à la pureté première. Avec les livres, pas d'amabilité.» Cette pureté première de la lecture, qui est en effet une forme de l'amitié ou de l'amour, je serais tenté de la saisir, chez Michel Dentan, dans l'absolue incapacité où il était de flatter les textes qu'il aimait. Et, paradoxalement, l'intensité, mais aussi la perspicacité de ses analyses tiennent au don qu'il possédait ou à la règle qu'il s'imposait de ne jamais forcer son idée ou son sentiment, comme il arrive qu'on force sa voix. Son adhésion de lecteur, comme son amitié, pourtant si entière et si confiante, ne le conduisait jamais à majorer l'expression de ses sentiments. Mais, sur le plan humain comme sur le plan littéraire, cette retenue n'avait rien d'une prudence. J'y verrais plutôt une observation rigoureuse du respect de l'autre. Et ce que nous serions tentés, bien légèrement, d'appeler timidité chez ce lecteur réservé et chez cet ami n'était en réalité qu'une façon de faire coïncider ce qu'il disait et ce qu'il pensait.

Mais il faut prévenir tout aussitôt l'idée que sa critique, si respectueuse de son objet, pourrait manquer d'initiative ou de dynamisme. Car l'attention qui, dans tous ses essais, commande le départ de l'analyse et en gouverne la démarche possède une force singulière et qui se porte en avant. Cela est très sensible dans son essai sur Ramuz, *C.F. Ramuz. L'Espace de la création* (1974) et dans les analyses qu'il donnera plus tard de *La Grande Peur dans la montagne* et des *Circonstances de la vie*. Dans le premier de ces ouvrages, Michel Dentan parle du «nécessaire déplacement de l'attention grâce auquel la re-lecture d'une œuvre devient vraiment une lecture nouvelle». Déplacer l'attention, c'est-à-dire imposer au regard critique un écart, fût-il minime en apparence, qui le porte et le maintienne à quelque distance des lectures traditionnelles ou des tranquilles évidences, voilà qui exige une détermination vigilante. Et c'est par cette volonté de soustraire son

regard aux habitudes de lecture qui, à notre insu souvent, ont figé l'œuvre dans *une* signification, que Michel Dentan crée et anime son espace critique propre.

Ce que Michel Dentan a vu dans Ramuz et que personne, on s'en avise, n'avait vu avant lui, c'est que le sens de l'activité créatrice ramuzienne se constitue au cœur du texte — et comme en deçà de la définition que le romancier lui donnait —, dans cet espace inexplicite et pourtant bien visible du texte où se forment et se répondent des réseaux d'images ou de motifs obsédants, des faits de style, des modalités particulières dans l'usage des points de vue descriptifs, en un mot dans tout ce qui fait que l'artiste même le plus conscient dit encore autre chose que ce qu'il entend signifier. De sorte que l'œuvre n'est pas seulement le produit de la pensée ou de l'imagination créatrice, mais le geste même, admirable chez Ramuz, par lequel s'affirme cet «autre moi» dont parlait Proust. Ainsi, et sans les négliger puisqu'ils sont nécessaires à la dialectique de son essai, ce n'est pas aux thèmes esthétiques et moraux dégagés si légitimement par le romancier lui-même, comme par exemple celui du retour à l'élémentaire, ou de l'enracinement, que s'attache Michel Dentan; c'est à celui de l'activité créatrice comme telle, dans l'exercice de son énergie et de son dynamisme, dans l'élaboration de ses formes et de son style, donc de son sens. Le texte ramuzien apparaît alors comme un espace où le moi, qui connaît parfois l'épreuve du doute et la menace de l'inexistence, «construisant l'œuvre, se construit lui-même».

Ce que nous croyions savoir sur les rapports de Ramuz avec sa propre création se trouve ici non seulement remis en question, mais considérablement enrichi par la vertu d'un regard critique neuf, volontairement naïf et proprement paradoxal. *C.F. Ramuz. L'Espace de la création* est, comme la plupart des études de Michel Dentan, un essai: on y voit sa réflexion s'éprouver ou, pour mieux dire, se mettre à l'épreuve des difficultés qui, de toute évidence, la stimulent. On y voit, page à page et peut-être ligne à ligne, s'exercer ce que j'appellerais le geste critique lui-même, comme si se trouvait mise en marche ici, à l'instar de ce qu'elle observait chez Ramuz, une activité dynamique, que l'on ne peut saisir que dans sa progression; comme si, en somme, l'analyse était moins le «produit fini» de l'intelligence que sa mise en œuvre. Et c'est pourquoi je dirais que cette lecture de Ramuz, centrale à tous égards, est aussi une création.

C'eût été immodestie, aux yeux de Michel Dentan, que de négliger les instruments mis à notre disposition par la nouvelle

critique — socio-historique et psychanalytique notamment —, et sa pensée, qui savait marcher avec son temps, s'est fortifiée et enrichie dans leur usage. Mais il n'en usait pas comme d'une optique réglée une fois pour toutes. Il y voyait, je crois, le moyen «heureusement inévitable» — ce sont ses termes mêmes — de mettre au jour ce qui le préoccupait ou le tourmentait peut-être et que, bien souvent, notre paresse nous dispense d'élucider: qu'est-ce que lire? Le très fort pouvoir qu'exerçaient sur lui les textes coïncidait sans doute en lui avec une mise en question radicale des moyens et des fins de l'activité critique. Comment ne pas admirer alors que cet homme, auquel sa rigueur intellectuelle imposait de si difficiles questions et qui éprouvait plus que tout autre la responsabilité d'y faire face, ait décidé d'aller à leur rencontre, sans faiblir, sans ralentir son pas?

Mais quelque chose devait le garantir de l'abstraction et de la pure théorie: à mesure que s'aiguisait son interrogation sur la problématique de l'œuvre littéraire et que se faisait plus exigeante sa réflexion sur le sens, on le voit toujours plus humblement attentif au texte. Et je ne veux pas oublier non plus qu'au moment où il travaillait à ses dernières recherches sur *Le Texte et son lecteur*, Michel Dentan, à qui nous devons d'avoir redécouvert Monique Saint-Hélier, rassemblait, classait, annotait les extraordinaires lettres de la romancière à Lucien Schwob, sans autre dessein que de nous faire partager le bonheur de cette rencontre. Les notes que, depuis quelques mois, j'ai rassemblées sur Michel Dentan me renvoient constamment à son activité dans le domaine de l'édition, au contact des manuscrits, des livres et des hommes. Les éditions de l'Aire, qu'il dirigea pendant plusieurs années, doivent à son sens de la qualité, à sa confiance éclairée, la netteté que nous aimons. La vaste publication de *La Bibliothèque romande*, dont il assuma ensuite la conception et la réalisation, nous fait découvrir quatre siècles de notre histoire littéraire, sous un angle original: de toute cette activité, il n'est pas exagéré de dire qu'elle a contribué à donner son visage aux lettres romandes.

Son parcours en ce domaine comme dans bien d'autres n'a pas été celui d'un homme seul, parce qu'il croyait à l'échange et à la collaboration et qu'il considérait le partage comme une richesse. C'est ce dont nous lui savons gré aujourd'hui.

Olivier BONARD.